

## Les exclus de la nuit

Catherine Mavrikakis

Numéro 790, mai-juin 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85497ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mavrikakis, C. (2017). Les exclus de la nuit. *Relations*, (790), 50–50.



Catherine Mavrikakis

# Les exclus de la nuit

Un très beau reportage d'Alvyn Hall à la BBC<sup>1</sup>, diffusé le 6 décembre 2016, m'a renseignée sur un épisode de l'histoire des États-Unis que je croyais pourtant bien connaître. J'y ai appris l'existence d'un petit guide de voyage conçu pour les Noirs qui voulaient se promener en voiture sur les routes américaines et qui devaient passer une nuit dans des villes blanches où la ségrégation était de mise. *The Negro Motorist Green Book* (« Le guide de l'automobiliste nègre ») « est un livre nécessaire pour notre race depuis l'avènement de la voiture », écrit l'auteur, Victor H. Green. Publié tous les ans, de 1936 à 1966, ce guide était destiné aux Noirs de la classe moyenne, qui n'étaient pas légion étant donné la pauvreté qui sévissait à l'époque chez les descendants d'esclaves.

Dans le reportage de la BBC, une femme raconte que lorsque ses parents et elle prenaient la route de temps à autre pour aller visiter les membres de la famille dans un autre État, le guide s'avérait très utile. En effet, on y retrouvait les adresses d'hôtels, de tavernes, de salons de coiffure, de garages, de clubs de nuits, de nettoyeurs, de restaurants et de salons de thé tenus par des Noirs, où ceux-ci étaient donc accueillis sans courir de danger. Ce livre était acheminé par la poste à ses acheteurs ; les plus téméraires pouvaient le trouver dans les stations d'essence Esso qui ne pratiquaient pas la ségrégation.

L'imaginaire américain, dès l'apparition du train et plus tard de la voiture, s'est fondé sur la route ou sur la possibilité d'habiter le territoire dans son ensemble ; il a mis en scène des vagabonds itinérants (*hobos*), des aventuriers ou simplement des voyageurs de toutes

sortes. Pensons aux grands romans qui ont marqué la littérature américaine : *The Road* de Jack London, en 1907, *On the Road* de Jack Kerouac, en 1957, et plus récemment, en 2007, *The Road* de Cormac McCarthy (qui décrit la débâcle des rêves de toute civilisation basée sur la motorisation). Si la route a longtemps été le lieu de l'imaginaire de l'Amérique, montrant la puissance et le potentiel de la classe moyenne américaine, cet imaginaire est demeuré essentiellement blanc et les Noirs ont été exclus des voyages ou n'y avaient droit qu'en cherchant, comme des exclus, des lieux où ils pouvaient ne pas être battus, repoussés ou arrêtés. Le guide de voyage de Green constituait ainsi une liste de lieux de refuge pour les Afro-Américains qui osaient croire que l'Amérique leur appartenait un peu.

Entre 1890 et 1968, il y avait ce qu'on appelait les *Sundown Towns* (« les villes du coucher du soleil »), composées d'une population blanche. Elles étaient nommées ainsi parce que les Noirs devaient les quitter dès le coucher du soleil. James W. Loewen, qui a publié un ouvrage très important sur la question (*Sundown Towns. A Hidden Dimension of American Racism*, The New Press, 2005) montre comment fonctionnaient ces cités racistes. On pouvait y lire avant d'y entrer : « *Whites Only After Dark Within City Limits* » (« Seuls les Blancs sont admis dans les limites de la ville après le coucher du soleil »). Mais les Noirs n'étaient pas les seules cibles des décrets municipaux ségrégationnistes. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, Boise, en Idaho, excluait ses travailleurs chinois ; Gardnerville, au Nevada, les Amérindiens ; et une petite ville du Connecticut, les juifs. Il n'est pas étonnant qu'il reste encore quelque chose de ces villes blanches dans la géographie et la pensée américaines. Et Loewen nous montre avec force détails que peu d'entre elles ont fait leur mea culpa.

À qui appartient le territoire ? À quels lieux sommes-nous confinés ? Qui a droit de se déplacer et quels sont les espaces accessibles à tous ? Ces questions continuent de hanter les États-Unis. Il serait trop facile de penser que ces récits d'un autre temps sont très éloignés de notre manière de concevoir l'espace. Les formes mêmes de la ségrégation se sont transformées. Loewen montre comment les banlieues des grandes villes ont été blanches tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, laissant le centre-ville aux Noirs ou aux minorités. Bien sûr, il est difficile, voire impossible de faire une comparaison avec l'époque actuelle, et rien n'interdit aux gens économiquement précaires de vivre dans des beaux quartiers, mais... Les sans-abris peuplent l'intérieur de nos cités. Ils ne se retrouvent pas en banlieue, où ils seraient repérés très vite. La ghettoïsation par la langue, l'argent et l'appartenance ethnique continue à travailler nos conceptions de l'urbanisation et de l'espace. Certains pays sur la carte du monde nous semblent plus ou moins proches de nous. Et si nous ne sommes pas des « sociétés du coucher du soleil » dans lesquelles on tient au loin, la nuit, les éléments indésirables qui se confondent avec l'obscurité, l'Occident renoue avec le fantasme d'éloigner de lui, par toutes sortes de murs, de visas, de règles d'intégration et d'adaptation, les indésirables des nations que l'on considère « obscurantistes » quant à certains savoirs et modes de vie. Un James Loewen du futur aura de quoi critiquer une société hantée par le rêve d'une exclusion permettant à certains êtres humains de bien dormir la nuit et à d'autres de ne jamais trouver le repos. ©

1. En archives sur le site <[www.bbc.co.uk](http://www.bbc.co.uk)>.